

13^{ème} dimanche, Année B, Méditation 2024
Dimanche 30 juin 2024
Sg 1, 13-15 ; 2, 23-24 ; 2 Co 8, 7.9.13-15 ; Mc 5, 21-43
Notre Dame du Rosaire – Les Lilas

Évangile de Jésus Christ selon saint Marc 5, 21-43

En ce temps-là, Jésus regagna en barque l'autre rive, et une grande foule s'assembla autour de lui. Il était au bord de la mer. Arrive un des chefs de synagogue, nommé Jaïre. Voyant Jésus, il tombe à ses pieds et le supplie instamment : « Ma fille, encore si jeune, est à la dernière extrémité. Viens lui imposer les mains pour qu'elle soit sauvée et qu'elle vive. » Jésus partit avec lui, et la foule qui le suivait était si nombreuse qu'elle l'écrasait. Or, une femme, qui avait des pertes de sang depuis douze ans... – elle avait beaucoup souffert du traitement de nombreux médecins, et elle avait dépensé tous ses biens sans avoir la moindre amélioration ; au contraire, son état avait plutôt empiré – ... cette femme donc, ayant appris ce qu'on disait de Jésus, vint par-derrière dans la foule et toucha son vêtement. Elle se disait en effet : « Si je parviens à toucher seulement son vêtement, je serai sauvée. » À l'instant, l'hémorragie s'arrêta, et elle ressentit dans son corps qu'elle était guérie de son mal. Aussitôt Jésus se rendit compte qu'une force était sortie de lui. Il se retourna dans la foule, et il demandait : « Qui a touché mes vêtements ? » Ses disciples lui répondirent : « Tu vois bien la foule qui t'écrase, et tu demandes : "Qui m'a touché ?" » Mais lui regardait tout autour pour voir celle qui avait fait cela. Alors la femme, saisie de crainte et toute tremblante, sachant ce qui lui était arrivé, vint se jeter à ses pieds et lui dit toute la vérité. Jésus lui dit alors : « Ma fille, ta foi t'a sauvée. Va en paix et sois guérie de ton mal. » Comme il parlait encore, des gens arrivent de la maison de Jaïre, le chef de synagogue, pour dire à celui-ci : « Ta fille vient de mourir. À quoi bon déranger encore le Maître ? » Jésus, surprenant ces mots, dit au chef de synagogue : « Ne crains pas, crois seulement. » Il ne laissa personne l'accompagner, sauf Pierre, Jacques, et Jean, le frère de Jacques. Ils arrivent à la maison du chef de synagogue. Jésus voit l'agitation, et des gens qui pleurent et poussent de grands cris. Il entre et leur dit : « Pourquoi cette agitation et ces pleurs ? L'enfant n'est pas morte : elle dort. » Mais on se moquait de lui. Alors il met tout le monde dehors, prend avec lui le père et la mère de l'enfant, et ceux qui étaient avec lui ; puis il pénètre là où reposait l'enfant. Il saisit la main de l'enfant, et lui dit : « Talitha koum », ce qui signifie : « Jeune fille, je te le dis, lève-toi ! » Aussitôt la jeune fille se leva et se mit à marcher – elle avait en effet douze ans. Ils furent frappés d'une grande stupeur. Et Jésus leur ordonna fermement de ne le faire savoir à personne ; puis il leur dit de la faire manger.

Par deux fois, Marc insiste pour dire que la foule « écrase » Jésus. Cela exprime bien que Jésus se donne à cette foule. C'est un « bain » de foule au sens du mot baptême, qui veut dire plonger. Jésus plonge dans la foule. Jésus avait comparé sa passion à un baptême, une plongée d'amour dans la violence de ses ennemis. Jésus se donne à nous. Et sa passion commencera au jardin des oliviers, appelé Gethsémani, mot araméen qui veut dire le « pressoir » (à olives). Pierre, Jacques et Jean seront à Gethsémani.

Marc construit un récit très fort en imbriquant deux scènes l'une dans l'autre. La scène sur la fille de Jaïre enveloppe la scène sur la femme qui a des pertes de sang. Cette construction littéraire veut porter un message. Il faut s'interroger sur ce qui relie les deux scènes. Il y a un

indice dans le texte, le chiffre 12. La fillette a douze ans donc l'âge de la puberté pour devenir une femme, une femme qui pourra engendrer, sauf si elle meurt là, à 12 ans. La femme qui a des pertes de sang est touchée dans son appareil génital et, tant qu'elle a ses hémorragies, elle ne pourra pas engendrer. Et cela dure depuis douze ans. En guérissant ces deux femmes, Jésus relance la vie, relance la fécondité de ces femmes. Quand Marc construit son récit, vers les années 70, la communauté chrétienne est comprise comme un renouveau de fécondité donné à la communauté juive, courant le risque de la stérilité. Le chiffre 12 évoque les douze tribus et les 12 apôtres.

La femme touche la frange du manteau juif de Jésus. Jésus saisit la main de la jeune fille. Dans les deux cas, il y a un toucher, mais ce n'est pas ce toucher qui sauve. Pour la femme, que Jésus appelle « *ma fille* », deux temps sont bien explicités : la guérison physique d'une part et le salut par la foi d'autre part. « *Sois guérie de ton mal* » et « *ta foi t'a sauvée* ». Certaines personnes guéries par Jésus ne sont pas « *sauvées* » (par exemple les dix lépreux dont un seul est sauvé Lc 17,11). Le salut n'est pas une simple guérison du corps, c'est, pour une personne, le fait d'être reliée à Jésus. C'est donc, non pas son toucher, mais la Parole de Jésus qui sauve. Une Parole qui appelle une réponse pour que le lien personnel soit établi.

Dans la rédaction de Marc, avec l'insertion d'une scène dans l'autre, il y a un centre, une phrase centrale qui donne un éclairage sur le travail de Jésus : « *une force était sortie de lui* ». Il ne s'agit pas d'une force magique pour faire des prodiges. Il s'agit, pour Jésus, écrasé par la foule, de se donner lui-même, de se vider de ses forces, comme il se videra de son sang sur la croix. Dès le début de sa vie, Jésus est donné, sa passion est engagée, il se vide. Jésus ne peut donner des petites gouttes de résurrection qu'en engageant déjà sa mort. La mention du sang de la femme qui coule et qui s'arrête de couler, évoque le sang de Jésus qui va couler à la place.

Dans la scène finale de la fille de Jaïre, l'allusion à la résurrection est explicite. Les deux verbes grecs utilisés pour parler de la résurrection de Jésus (le mot résurrection n'est pas du vocabulaire de l'époque) sont : se « réveiller » d'entre les morts et se « relever » d'entre les morts. Dans le récit, il est dit que la jeune fille « *dort* » (elle attend d'être réveillée) et que Jésus lui dit « *lève-toi* ». Avec humour et réalisme Jésus rappelle à l'assistance qu'il faut donner à manger à la fille qui a dû sauter un repas avec cette aventure ! Mais l'enchaînement « *résurrection – repas* » est celui que vivaient les premiers chrétiens : « *baptême – eucharistie* ».

Revenons au message central de ce récit : la fécondité. On peut l'entendre plus largement : la vie est à recevoir et à redonner. Si on ne peut plus la donner, on ne pourra plus la recevoir, c'est la stérilité et la mort. Qu'est ce qui est stérile, aujourd'hui, dans le monde ? C'est le partage.

Lecture de la deuxième lettre de saint Paul apôtre aux Corinthiens 8, 7.9.13-15

Frères, puisque vous avez tout en abondance, la foi, la Parole, la connaissance de Dieu, toute sorte d'empressement et l'amour qui vous vient de nous, qu'il y ait aussi abondance dans votre don généreux ! Vous connaissez en effet le don généreux de notre Seigneur Jésus Christ : lui qui est riche, il s'est fait pauvre à cause de vous, pour que vous deveniez riches par sa pauvreté. Il ne s'agit pas de vous mettre dans la gêne en soulageant les autres, il s'agit d'égalité. Dans la

circonstance présente, ce que vous avez en abondance comblera leurs besoins, afin que, réciproquement, ce qu'ils ont en abondance puisse combler vos besoins, et cela fera l'égalité, comme dit l'Écriture à propos de la manne : Celui qui en avait ramassé beaucoup n'eut rien de trop, celui qui en avait ramassé peu ne manqua de rien.

Dans ce chapitre 8, Paul rappelle que les communautés chrétiennes de Jérusalem sont persécutées et très pauvres, tandis que la ville grecque de Corinthe, avec ses deux ports maritimes, est prospère, avec des gens très riches (sauf les esclaves !). Paul fait donc des belles phrases, bien tournées, pour inciter les chrétiens de Corinthe au partage. Il s'agit d'une collecte dont Paul portera lui-même la somme à la communauté chrétienne de Jérusalem. Pour les encourager, Paul prend en exemple Jésus. Jésus a partagé avec nous sa richesse, sa vie, sa capacité d'aimer. Il s'est fait pauvre en se vidant de lui-même, pour nous enrichir du don de lui-même. Être chrétien, c'est accueillir le partage que Jésus nous offre, comme la femme guérie et la jeune fille réveillée, qui vont redevenir capables d'engendrer, capables de partager leur vie.

Dans ses arguments, Paul invoque tout simplement l'égalité. Paul souligne qu'il ne s'agit pas de se mettre dans la gêne pour aider les autres, ce qui ne serait pas efficace. Mais cette mention, par deux fois, de l'égalité, est aussi un éclairage théologique sur « *le don généreux de Notre Seigneur Jésus Christ* ». Ce n'est pas un acte de condescendance d'un supérieur à un inférieur, comme malheureusement, souvent, les dons faits par les riches aux pauvres, qui restent pauvres et deviennent des « assistés ». Dans ce cas, le partage ne réalise pas l'égalité. Pour Paul, avec Jésus, le partage réalise l'égalité ! Nous devenons réellement riches de la richesse de Jésus. Jésus nous élève à égalité avec lui devant le Père. Nous sommes tous aimés du même amour dont le Père aime Jésus, à égalité !

Lecture du livre de la Sagesse 1, 13-15 ; 2, 23-24

Dieu n'a pas fait la mort, il ne se réjouit pas de voir mourir les êtres vivants. Il les a tous créés pour qu'ils subsistent ; ce qui naît dans le monde est porteur de vie : on n'y trouve pas de poison qui fasse mourir. La puissance de la Mort ne règne pas sur la terre, car la justice est immortelle. Dieu a créé l'homme pour l'incorruptibilité, il a fait de lui une image de sa propre identité. C'est par la jalousie du diable que la mort est entrée dans le monde ; ils en font l'expérience, ceux qui prennent parti pour lui.

Ce livre est le dernier écrit de l'Ancien Testament. Écrit directement en grec une cinquantaine d'années à peine avant Jésus. Jésus ne l'a pas connu. On y trouve l'influence de la philosophie grecque et son vocabulaire. Les affirmations ne manquent pas d'humour : « *tout ce qui naît dans le monde est porteur de vie, on n'y trouve pas de poison !* », alors qu'il y a des virus capables de faire mourir des millions de gens par une pandémie !

C'est que, dans un vocabulaire philosophique, ce que nous appelons mort ne l'est pas nécessairement et ce que nous appelons vie non plus. La mort n'est mortelle que pour ceux qui vivent pour eux-mêmes. Si la vie est relation à l'autre, le don de soi à l'autre est acte de vie. Nous retrouvons, dans un autre langage, l'égalité inouïe avec Dieu de l'enseignement de Paul : Dieu a fait de l'homme « *une image de sa propre identité* ». Le livre de la Sagesse se contredit

avec humour quand il dit : « *Dieu n'a pas fait la mort* » et tout de suite après : « *Il ne se réjouit pas de voir mourir* ». Si Dieu est tout puissant, il y a un problème !

Ce livre revient sur ce problème dans un genre littéraire mythologique avec les mots « *incorruptibilité* », « *alousie de l'esprit de division (sens du mot dia-bolos)* », « *prendre parti* » pour ou contre. Il faut décrypter ce langage : le contraire de l'incorruptibilité, c'est la corruption, c'est la jalousie, c'est la vie en se servant des autres pour soi, au lieu de servir les autres par amour : une vie qui est, en fait, une mort. C'est de cette mort que Dieu ne se réjouit pas, il ne se réjouit pas de voir les vivants prendre parti pour l'égoïsme et la violence. « *Tout ce qui naît dans le monde est porteur de vie* » : tous les hommes reçoivent la vie pour la redonner, reçoivent l'amour pour le redonner.

Jean-Marc DANTY-LAFRANCE